

LES
CHAMBRES DE MERVEILLES

OU
CABINETS D'ANTIQUITÉS DE LYON

DEPUIS LA RENAISSANCE

— SUITE¹ —

BÉRAUD (LAURENT)

Béraud (Laurent), jésuite, né le 5 mars 1702 ou 1703, mort le 26 juin 1777.

Il est justice de ranger aussi ce savant parmi les archéologues, quoique plus connu comme un célèbre astronome chargé de la direction de l'Observatoire du Grand Collège de la Trinité de Lyon. *La Biographie universelle* et la *Bibliographie astronomique* lui ont consacré d'intéressants articles.

Le célèbre abbé Barthélemy, auteur du *Voyage d'Anacharsis* et garde du Cabinet des antiques du Roi, le mentionne aussi dans la première de ses *lettres au comte de Caylus, écrites pendant son voyage d'Italie*, datée sur le Rhône ce 19 août 1755. Le P. Béraud lui fit alors les honneurs du cabinet des antiques du Grand Collège dont il était le conservateur en même temps qu'il dirigeait l'Observatoire de cette même maison.

Le P. Béraud a laissé des notes remarquables sur « *les pierres*

¹ V. la *Revue lyonnaise*, t. III, p. 413, t. IV, p. 56, 149, 300, 366, 431 et t. V, p. 63.

sépulcrales tirées des catacombes de Memphis » et sur « l'As ou Livre romaine ».

BARTHÉLEMY (J. - J.)

Né à Cassis, en Provence, en 1716, mort à Paris, en 1795, conservateur du cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale et auteur du *Voyage d'Anacharsis*, J.-J. Barthélemy est venu aussi à Lyon étudier les antiquités de cette ville. Il en a parlé dans la première partie de ses *Lettres au comte de Caylus pendant son voyage d'Italie*, datée sur le Rhône, ce 19 août 1755.

« Lyon est plein d'antiquités, dit-il et on en découvre tous les jours. Nous avons vu le *taurobole* conservé à l'hôtel de ville, de même que la harangue de Claude dont il ne reste plus qu'une partie, tracée non sur deux tables de cuivre, comme l'a dit Spon, mais sur une seule qui avait été cassée en deux. Ce monument est d'autant plus précieux qu'il fixe nos idées sur la manière dont Tacite composa les harangues insérées dans ses ouvrages. Il rapporte celle de Claude d'une manière différente que la table de cuivre. Il paraît qu'il s'était contenté d'en prendre l'esprit et de le traduire dans son style.

« J'ai vu le P. Béraud ; nous avons parlé de vous. Il m'a montré ses cabinets, un bas-relief représentant Socrate qui nous a paru fort bien, de petites agraffes de cuivre d'un très bon goût et quelques bonnes médailles. Je n'ai pu voir le cabinet de médailles de l'hôtel de ville ; celui qui en a la garde était à la campagne. Le jour de notre arrivée, on avait trouvé une inscription sépulcrale dans un couvent de religieuses. J'ai dîné chez M. le cardinal (Mgr de Tencin). Chemin faisant, j'ai acquis quelques bonnes médailles ; je n'ai encore rien trouvé pour vous, mais soyez persuadé que je ne vous oublierai pas. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le fameux *taurobole*, la table de Claude et le bas-relief de Socrate dont parle l'abbé Barthélemy sont aujourd'hui au Musée de la ville. Quant au P. Béraud, c'était un jésuite des plus distingués et un savant astronome chargé de

l'Observatoire qui avait été créé sur la demande de Cassini, au Grand Collège de la Trinité de Lyon. Le P. Béraud était aussi un antiquaire et garde du beau cabinet d'antiquités et du médailler formés dans ce même collège par les Pères Jésuites. Ces collections ne nous étaient connues jusqu'à naguère que par quelques pages de Colonia dans son *Histoire littéraire de Lyon*; mais, en 1878, on a eu la bonne chance de retrouver les inventaires qu'en avait dressés le P. Janin, de l'ordre des Augustins, mort sur l'échafaud en 1794, et on en a publié une étude, en 1881, dans la *Revue lyonnaise*. Le P. Janin a fait figurer le médaillon de Socrate dont parle l'abbé Barthélemy, dans le tome premier de son *Inventaire*, et il en parle ainsi : « Une tête de Socrate, en bas-relief, d'un beau marbre blanc de Paros. La tête d'un ciseau grec et d'un travail exquis; elle est ovale, les bords en ont été altérés, mais réparés et restitués dans la planche de chêne où elle a été enclavée (réputée moderne par MM. d'Ennery et Watelet). » Ce médaillon a passé, en 1810, du collège de la Trinité au Musée de Lyon avec ce qui restait encore alors des collections d'antiquités des Pères Jésuites.

CLAPASSON (ANDRÉ)

Clapasson, André, est lyonnais. Il naquit à Lyon le 13 janvier 1708. Destiné d'abord au barreau, il lui préféra l'étude de l'art à laquelle il se livra dans de fréquents voyages et pendant un long séjour à Paris, tout en remplissant la charge de receveur général des domaines et bois de la province du Lyonnais, que son père lui avait léguée. Ses travaux ont été assez nombreux, mais sont restés pour la plupart inédits. L'Académie de Lyon dont il fut un des membres les plus actifs, en conserve quelques-uns, entre autres les suivants, plus spéciaux à Lyon :

Une description de l'église de Saint-Pierre de Lyon, ancienne et moderne, 1744.

Essai de comparaison des villes de Lyon et de Paris, 1747.

Essai sur l'étude des monuments de l'architecture gothique, 1756.

Recherches sur la bataille de Brignais et observations sur un monument de la ville de Lyon.

(Ces deux derniers ont été publiés dans les *Archives du Rhône*, t. III et V.)

Pendant longtemps, on ne sut pas, à Lyon, à quel auteur on devait attribuer une *Description de Lyon* publiée dans cette ville, en 1741, chez *Delaroche* ; mais *Pernetti* n'a pas hésité à l'attribuer à *M. Clapasson*, le cadet, membre et ancien directeur de la Société royale des Beaux-Arts, que sa modestie a caché en vain. Du reste, *Bollioud-Mermet*, secrétaire perpétuel de l'Académie de Lyon, contemporain de *Clapasson*, était convaincu aussi que ce dernier était l'écrivain de cet ouvrage qui a pour titre : *Description de la ville de Lyon, avec des recherches sur les hommes célèbres qu'elle a produits*. Lyon, *Delaroche*, 1741, in-8. Le privilège pour l'impression de cet ouvrage avait été donné au sieur *Paul Rivière de Brignais, ingénieur*, pseudonyme sous lequel se cachait *Clapasson*.

M. Collombet a porté un bon jugement sur ce livre. « Écrit sans ordre, dit-il, et resserré dans des limites trop étroites, l'ouvrage de *Clapasson* ne laisse pas d'avoir son utilité, parce qu'il présente sur nos édifices des documents que l'histoire locale sait apprécier, surtout quand ces édifices, quand ces monuments ont disparu devant les révolutions ou qu'ils ont été effacés du sol par un autre vandalisme plus poli, mais aussi inept et aussi brutal. »

Déjà *Pernetti* (t. II, p. 98) avait dit de l'œuvre de *Clapasson* que cet ouvrage a remplacé avantageusement l'œuvre de *de Bombourg* publiée en 1678 dans laquelle ce dernier « a donné un recueil des plus beaux tableaux, tant anciens que modernes, d'architecture, sculpture et figures qui se voient dans plusieurs églises, rues et places publiques de Lyon ». (V. plus haut l'article *Bombourg*.)

Je dirais même que, sans l'ouvrage de *Clapasson*, nous ne connaîtrions que très imparfaitement la plupart de nos anciennes églises et chapelles dont il n'a pas été fait de monographies, ni les objets d'art qui les ornaient et dont la Révolution, en les confisquant, a oublié d'en dresser un inventaire.

CAYLUS (ANNE-CLAUDE, COMTE DE)

Le comte de Caylus doit être aussi cité parmi les archéologues étrangers qui ont visité nos monuments anciens et en ont décrit plusieurs dans leurs ouvrages ; né à Paris, en 1692, il mourut en 1765, laissant, entre autres, un important *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et gauloises* ; Paris, 1752, 7 vol. in-4.

Pendant son séjour à Lyon, il ne manqua pas de visiter le célèbre cabinet d'antiques du collège de la Trinité, confié alors au P. Béraud. M. Breghot du Lut nous a conservé dans ses *Nouveaux Mélanges*, Lyon, 1850 (p. 31), une anecdote sur Caylus au sujet de sa visite au grand collège. « Les comtes de Caylus et de Maurepas, dit-il, ayant entrepris un voyage dans le Midi de la France, voulurent voir en passant à Lyon la belle bibliothèque des Jésuites et leur cabinet d'antiquités. C'était alors le P. Béraud qui avait la direction de ce cabinet. Tout fut ouvert à des voyageurs de cette importance. Parmi les monuments que le P. Béraud leur présenta, il leur fit remarquer une belle épée antique de la plus heureuse conservation. Le comte de Caylus l'examina attentivement. Quelque temps après Caylus avança dans un de ses ouvrages qu'il avait vu deux épées chez les Jésuites de Lyon. Le P. Béraud craignit, pour quelque raison, d'être compromis par une assertion aussi décisive ; il crut devoir avertir le comte, par une lettre, de l'erreur qui s'était glissée dans son écrit ; celui-ci répondit ces mots sans perdre un instant : « Le diable m'emporte, mon révérend Père, si je n'ai cru que vous aviez deux épées antiques. Voilà ce que c'est que d'écrire de mémoire. Cette lettre donne l'idée du ton militaire que le comte de Caylus avait coutume de mettre partout. Il avait servi d'abord et avec distinction dans les armées du Roi. »

Cette épée est mentionnée dans l'Inventaire du cabinet d'antiquités du grand collège des Jésuites dressé par le P. Janin, augustin, en 1764, de la manière suivante : « *Lame d'épée* en fer, de la longueur de 2 pieds 7 pouces, et large de 2 pouces 3 lignes, y com-

pris le fer du manche détaché par la rouille. » A la suite de cette description, le P. Janin cite les œuvres du comte de Caylus, tome premier, page 224, dans lesquelles il est fait ainsi mention de cette épée. « Je suis convaincu, dit-il, que les anciens, non seulement dans les premiers temps, mais dans les siècles des Romains, ne faisaient usage que du cuivre et qu'ils n'employaient pas communément le fer, suivant en cela les pratiques et les usages établis alors dans le monde. Quoi qu'il en soit, je n'ai vu dans le nombre des cabinets d'Europe dont j'ai visité la plus grande partie que deux lames d'épée en fer que l'on puisse regarder comme romaines. Elles sont dans le cabinet des antiques des Jésuites de Lyon, il n'y en a même qu'une qui soit entière. »

D'ENNERY (MICHEL)

D'Ennery, Michel, né à Metz en 1709, se consacra entièrement à l'étude des médailles. Il voyagea beaucoup, et c'est en Italie et en Allemagne qu'il réunit les richesses de son cabinet, où l'on comptait au moins 22.000 médailles, dont 20.000 antiques de tous pays et qui furent dispersées, après sa mort, dans une vente publique, en 1786. Deux fois il séjourna à Lyon, et aida le P. Janin, augustin, dans la confection du catalogue que ce savant religieux fut chargé par le Consulat, de faire du médailler et des antiquités du grand Collège de Lyon en 1777. Le P. Janin lui sut la plus vive reconnaissance de son gracieux concours, et voici en quels termes il lui exprime sa gratitude dans la préface de son Inventaire.

« Quelque attention, dit-il, que l'on ait apportée à dresser le présent inventaire, l'on n'est pas assez vain que de se flatter d'avoir réussi. L'on s'est adressé à MM. d'Ennery et Pellerin, lorsqu'il s'est agi des médailles à déchiffrer ou à décider. Leur complaisance a été sans bornes; c'est un hommage qu'on se fait un devoir de leur rendre ici, ce qui ne peut que donner un peu de relief à ce catalogue. Tous les deux sont possesseurs des plus beaux cabinets de Paris, après celui du Roy. Le premier s'est attaché, pendant plus

de soixante ans, à recueillir les médailles grecques, égyptiennes, puniques, gothiques, etc., par le moyen desquelles il travaille à éclairer l'histoire et la géographie anciennes dans les savants ouvrages qu'il vient de donner à la république des Lettres, en 6 v. in-4. Le second a fixé ses recherches principalement sur les médailles latines dont il a fait une collection immense, avec un choix délicat et à grands frais, laquelle augmentera du double celle de Vaillant et d'Occo, s'il veut bien, un jour, se prêter aux désirs des curieux, en développant plus au long les savantes notes dont il a enrichi l'ouvrage récent de dom Mangeart, bénédictin, sur les médailles et en communiquant au public les connaissances qu'il a acquises dans cette science pendant plus de quarante ans. »

DELORME (GUILLAUME)

Delorme, Guillaume, Marie, architecte, membre de l'Académie de Lyon, né en cette ville, le 26 mars 1700, mort le 26 avril 1782, doit être rangé aussi parmi les écrivains du dix-huitième siècle qui se sont occupés des anciens monuments de Lyon. Il a laissé un bon travail ayant pour titre : *Recherches sur les aqueducs de Lyon construits par les Romains*. Lyon, 1760, in-12. » L'Académie possède encore un grand nombre de mémoires de cet érudit.

Guillaume Delorme avait préparé un grand travail sur l'aqueduc du mont Pilat. Il en avait levé et tracé le plan géométrique sur un rouleau de 20 à 30 pieds de longueur. Il en avait aussi pris les coupes et dessiné les élévations; mais le mal qui l'atteignit, en 1764, l'empêcha de donner son ouvrage au public. Après sa mort, ses papiers furent confiés à un architecte de Lyon, du nom de Boulard, son élève et son ami. Celui-ci fut empêché, d'abord par les événements politiques de s'en occuper; il périt ensuite avec deux mille de ses concitoyens, après la prise de Lyon, et les papiers de Delorme tombèrent entre les mains du Comité de salut public qui en fit faire *des cartouches et des gargousses*. M. Tabard, professeur, eut le bonheur d'en sauver quelques fragments, mais ils

furent égarés depuis. Caylus connut Delorme pendant son séjour à Lyon, et il trouva ses plans des aqueducs si beaux qu'il lui proposa de les faire graver à ses frais et de les insérer dans son grand *Recueil d'Antiquités*.

Le beau mémoire de Delorme sur les aqueducs paraît avoir contenu cependant quelques erreurs qu'a relevées Michelli dans un travail dont a rendu compte à la Société littéraire de Strasbourg M. Oberlin, fils du savant voyageur qui a aussi visité Lyon. Ce travail a été communiqué à Millin, qui l'a utilisé dans l'un de ses ouvrages.

GREPPO (JEAN-BAPTISTE)

Greppo, Jean-Baptiste, né à Lyon, le 17 mai 1712, mort chanoine de Saint-Paul, en 1767, était un des érudits lyonnais qui représentaient à l'Académie la science de l'archéologie. Il s'occupa longtemps d'inscriptions latines et on lui doit un travail sur les anciennes fortifications de Lyon, et sur l'église Saint-Paul. (*Biog. univ. supp.*)

MONGEZ (ANTOINE)

Mongez, Antoine, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, avant la Révolution, né à Lyon, le 30 janvier 1747, mort à Paris, le 30 juillet 1835, administrateur de l'Hôtel des Monnaies, continuateur de l'*Iconographie grecque et romaine*, était un numismate des plus distingués; on lui doit aussi une *Histoire de la reine Marguerite de Valois*, première femme du roi Henri IV. M. Daunou a prononcé son éloge lors de ses funérailles, et la *Revue du Lyonnais* lui a consacré quelques pages. On peut se demander s'il n'était pas un parent de *Jean-André Mongez*, né aussi à Lyon, en 1751 que l'abbé Rozier, son oncle, associa à ses travaux du *Journal de physique* et de son *Dictionnaire d'agriculture*. Il périt avec La Pérouse dans la malheureuse expédition de 1781.

JANIN (JOSEPH-ALDEBEUF)

C'est une page bien douloureuse que j'ai à écrire maintenant et bien honteuse pour la Révolution, car j'ai à parler d'un savant éminent qui a consacré sa longue existence aux sciences et aux arts, du plus doux et du meilleur des hommes, et dont ni le mérite, les services et le grand âge n'ont pu trouver grâce devant les juges sanguinaires qui ont fait rouler sa tête sur l'échafaud de la Révolution. Ces êtres immondes avaient les noms de *Parcin, Corchand, Lafaye aîné, Fernex et Brunière*.

On sait peu de détails sur les premières années du malheureux P. Janin, Joseph. Il naquit vers 1716 et entra dans l'ordre des Augustins dont le grand monastère est occupé aujourd'hui par l'École de la Martinière. Les Augustins, on le sait, ont accueilli Guillaume-Régis (Le Roy), élève d'Ulric Gering et de Martin Krantz, lorsqu'il importa l'imprimerie à Lyon, en 1473, et c'est de ses presses, patronnées par les Augustins, que sortirent les premières éditions lyonnaises, entre autres le *Reverendissimum Lotharii compendium, ce rara avis*, dont il ne reste que si peu d'exemplaires.

La bibliothèque formée, siècle par siècle, par les Augustins établis à Lyon depuis l'année 1308, était des plus considérables et riche surtout en manuscrits. Pierre Gacon, entre autres, frère du poète de ce nom, négociant célèbre, voyageur intrépide et membre de l'Académie, en 1738, mort en 1748, lui avait légué de nombreux ouvrages. Lorsque dans le siècle dernier, les Augustins reconstruisirent leur antique monastère, ils affectèrent aussi un local spécial à leur bibliothèque qui est ainsi décrite dans l'*Almanach de Lyon* de 1749. « La principale entrée de cette bibliothèque, est-il dit, est par un vestibule qui forme une belle salle d'étude garnie de globes, de sphères et de divers instruments d'astronomie et de géométrie, à l'extrémité de laquelle on aperçoit la bibliothèque qui forme un fort joli point de vue. »

Au-dessus de la porte de cette bibliothèque on avait placé l'inscription suivante :

Hic vivunt mortui superstites sibi,
Hic tacent et adsunt,
Hic loquuntur et absunt.

M. Bregnot du Lut, en reproduisant cette inscription dans ses *Nouveaux Mélanges* (p. 24), a dit à son égard : « Sénèque ou Pline le jeune ne se seraient pas expliqués autrement. C'est dans ce goût d'antithèses et de pointes si éloigné de la noble simplicité des beaux siècles qu'écrivait le P. Pierre Labbe, et nous ne serions pas étonné que ce fût lui qui eut rédigé l'inscription que nous venons de transcrire. En tous cas, il ne l'eût pas désavouée. »

Lorsque le nouveau local de la Bibliothèque fut achevé, le P. Janin fut chargé de sa garde et Delandine rapporte qu'il y mit le meilleur ordre. Il avait pu le voir de ses yeux. Le vénérable P. Janin voulut bien aussi classer et inventorier le médaillier de sa maison que la Révolution, bien entendu, a volé et pillé. Cette collection, assez riche cependant, n'était pas connue et nos écrivains ne l'ont pas même mentionnée. Mais son existence m'a été révélée par un volume manuscrit (n° 102) de la Bibliothèque du Palais des Arts et qui a pour titre : *Catalogue des médailles données à l'Académie par M. Arthaud, ancien directeur du Musée, en 1835*. Dans ce volume se trouve, entre autres, la minute d'une partie du catalogue du médaillier des Augustins dressé par le P. Janin. Cette minute, entièrement de la main de ce religieux, est intitulée : « *Catalogue des médailles impériales en argent déposées dans la Bibliothèque du couvent des grands Augustins par moy, F. Joseph Janin, le 5 juillet 1782*. Cette minute forme un cahier de vingt pages, sur deux colonnes, d'une écriture très lisible, quoique bien fine. Ces médailles en argent sont très nombreuses ; la première inscrite est de Pompée et la dernière de Postume ; chacune est décrite avec un soin minutieux, avec l'indication de ses divers types, parfois très multiples, en ce qui concerne surtout les médailles d'Auguste, de Trajan, de Hadrien, de Septime-Sévère, de Gordien et de Philippe. Mais M. Artaud semble ne pas avoir retrouvé aussi dans les greniers du Collège les inventaires des

médailles d'or et de bronze que nécessairement on devait aussi rencontrer dans le médaillier des Augustins.

Comme nous venons de le voir, l'inventaire dressé par le P. Janin porte la date de 1782. Mais déjà quelques années auparavant, ce savant avait dressé le grand catalogue des antiques et du médaillier du grand Collège de la Trinité. J'ai déjà fait une étude de ce monument dans mon livre *l'Archéologie lyonnaise*, publié en 1881 à Lyon. On a pu y voir qu'un heureux hasard m'a fait découvrir parmi les manuscrits de la ville *mais non inscrit*, ce précieux document, inconnu généralement, et dont Artaud seul a dit quelques mots dans sa notice sur les *Inscriptions antiques du Musée*, publié en 1817.

Les Jésuites, et après eux les Oratoriens, avaient formé dans leur Collège, un splendide cabinet d'antiquités et de médailles ; mais son inventaire n'en avait jamais été dressé, quoique le P. Menestrier et le P. La Chaize, en eussent été les gardes ; mais en 1755, les Régents du Collège prièrent le P. Janin de se charger de cette grande œuvre. Il fit d'abord des minutes qui nous sont restées et que M. Arthaud a réunies à celles du médaillier des Augustins dont je viens de parler plus haut. La première concernant les médailles consulaires en bronze est de 1755, celle des médailles consulaires en or est de 1760, et celle des médailles impériales en grand bronze et en or, est de 1764. Enfin, en 1765, il a transcrit de sa main et d'une belle écriture, mais en les modifiant parfois, ces diverses et volumineuses minutes sur deux registres cartonnés et grand in-folio. Il leur a donné pour titre : *Inventaire général du Cabinet d'antiquités et de médailles du Collège de la Trinité, 1765. Describat Josephus Aldebœuf Janin, ord. S.-Aug. anno 1764*. Ainsi ce serait dans l'espace de neuf ans environ qu'il aurait édifié ce grand monument de science profonde et de grand labeur.

Dans un *avertissement* placé en tête du premier volume, le P. Janin a fait connaître ce splendide travail. Il s'est adressé parfois à MM. *Pellerin et d'Ennery*. » Pellerin était un des numismates les plus distingués de l'époque et auteur d'un *Recueil de médailles de rois, de peuples et de villes* en dix volumes in-4 ; il possédait 32.000 médailles que le roi acheta, en 1776, pour 300.000 francs. D'Ennery était non moins savant

et possédait 22.000 médailles, mais il ne publia rien ; il visita deux fois le P. Janin en traversant Lyon. Le médaillier du grand Collège se composait de 7.809 pièces, et les antiquités comme statuettes, vases, figurines, urnes, etc., s'élevaient au nombre de 278. En 1792, le P. Janin s'occupait encore du Cabinet du Collège, mais les temps étaient déjà bien troublés, les maisons religieuses avaient été fermées et déjà des menaces de mort s'élevaient partout contre le clergé. Le P. Janin, quoique universellement aimé et estimé et qui avait rendu de si grands services aux sciences et aux arts, semblait devoir être à l'abri de tout danger, mais il était prêtre et c'était un crime aux yeux des Jacobins. Son arrestation fut ordonnée et ce digne vieillard se vit jeter dans la prison de l'Hôtel-de-Ville, qu'on appelait la *cave* et qui n'était autre que l'antichambre de la guillotine. Il se rencontra dans ces affreux cachots souterrains, entre autres avec Delandine, devenu plus tard bibliothécaire de la ville et qui avait été arrêté pour sa noble et constante fidélité à la cause royale. Delandine a raconté en quelques lignes les derniers instants de la vie du malheureux et savant P. Janin : « Arrêté pendant la Terreur, dit-il, combien de fois j'admira sa vaste mémoire, les faits intéressants qu'il y avait déposés, sa douce résignation, sa touchante simplicité ! Il avait plus de quatre-vingts ans et il parlait littérature avec le feu de la jeunesse. Sa gaieté était inaltérable et cependant il attendait la mort... Elle arriva. Interrogé la veille et condamné, il causait avec calme d'un médaillon de *Diaduménien* qu'il avait trouvé, lorsque les bourreaux vinrent le saisir et interrompre pour toujours ses intéressants entretiens... » La tête du P. Janin roula sur l'échafaud le 24 ventôse an II, avec celles de vingt-neuf autres détenus dont une femme, à une heure et demie après midi. La plume tombe de la main d'horreur et de dégoût, quand on est contraint d'écrire un aussi lugubre récit.

Le P. Janin s'était occupé également avec soins des manuscrits de la belle bibliothèque de sa maison. Il s'y rencontrait aussi le célèbre manuscrit sur vélin, sur deux colonnes, ayant pour titre : *Dou siége et de la destruction de Troie*, in-folio, d'environ 400 pages, rel. en bois ; on y voyait des dessins représentant entre autres, la flotte des Grecs, leurs combats contre les Troyens, la mort d'Hector, le combat de Palamède et de Sarpédon, le tombeau

d'Achille, Cassandre prophétisant l'incendie de Troie, Philoscène immolée. Ce manuscrit, écrit en 1420 et donné au couvent des Augustins par *Iehan de Saint-Orens* (?), après avoir passé dans la Bibliothèque de l'Académie, lui fut enlevé en 1792 et restitué par M. Delandine ; — mais il ne se retrouve plus aujourd'hui à la bibliothèque de l'Académie. C'est une grande perte pour les lettres. Quelque *Libri* l'aura sans doute soustrait. Entre quelles mains se rencontre-t-il aujourd'hui ? Si son possesseur actuel ignore sa soustraction, et s'il lit ces lignes, sa conscience lui dira peut-être de restituer ce trésor à son légitime maître. Le *British Museum* vient d'acheter un manuscrit portant le même titre. Serait-ce le même que celui que Lyon possédait ?

NIVON (NICOLAS, L'ABBÉ)

L'abbé Nicolas Nivon, chanoine et infirmier de Saint-Irénée, mort le 15 février 1741 était un pieux ecclésiastique, vivant de la vie contemplative, retiré du monde et qui a écrit un livre bien peu connu : *Le Voyage du Saint-Calvaire sur la montagne des martyrs de Lyon à Saint-Irénée*, œuvre de méditations pieuses et de prières.

Ce livre imprimé à Lyon, est sans date, mais paraît avoir été édité en 1742. Il serait sans aucun intérêt pour un archéologue s'il n'était suivi d'un : *Abrégé historique de l'antiquité et sainteté des églises de Saint-Just et Saint-Irénée*, et qui renferme des indications très précieuses sur plusieurs tombes évidemment romaines et dont les premiers chrétiens firent usage pour y ensevelir et honorer les saintes victimes des persécutions des empereurs. Da reste, a dit M. Péricaud, dans sa notice sur *Saint Jubin, archevêque de Lyon*, on n'a jamais creusé le sol de ce quartier de la ville sans y déterrer quelque chose de précieux pour l'archéologie. C'est un sol dont on peut dire ce que Cicéron disait d'Athènes qu'on ne pouvait y faire un pas, sans mettre le pied sur quelque histoire. » En effet, à l'époque, entre autre, où le chanoine Nivon écrivait

son livre, fin novembre 1736, en construisant une chapelle sur les ruines du monastère de Saint-Just, détruit en 1562, on découvrit trois beaux tombeaux antiques avec leurs inscriptions. Le premier est de *Flavius Florentius, ex-Tribun, militum qui vixit annos LXXXVII, militavit ann. xxxviii et positus ad sanctos probat ann. xvi*; ce tombeau est de l'an 422. Le second est celui d'*Aluvalo* ou Alvalon, archevêque de Lyon, à la fin du neuvième siècle, et le troisième est celui d'une jeune fille, de seize ans, appelée *Leucadia*, consacrée à Dieu.

A Saint-Irénée, en agrandissant cette église, en 1824, on découvrit aussi, parmi divers monuments, la tombe de *Lucrecia Valeria* dont l'inscription offre cette singularité qu'elle est moitié latine, moitié grecque et que la partie qui est en grec, est une piquante épigramme d'un distique contre les envieux et qu'on trouve avec de légères variantes, dans l'*Anthologie grecque*. M. Bregnot du Lut, en a fait le sujet d'une lettre à M. Dugas-Montbel (Voir *Arch. du Rhone* et le *Bulletin des Sciences* du baron de Ferussac).

Parmi les tombes de Saint-Irénée se trouvait aussi celle de Saint-Jubin, archevêque de Lyon, contenant ses restes recouverts d'une étoffe de soie noire. L'évêque d'Amasie, en présidant la cérémonie de la pose de ces reliques dans un nouveau tombeau, en 1826, portait l'anneau pastoral, avec un améthyste, et la croix pectorale de Saint Jubin retrouvés parmi ces reliques. (V. aussi, sur les monuments de Saint-Just et de Saint-Irénée, le *Lyon souterrain* d'Artaud.)

Je crois avoir à peu près épuisé la liste de tous les érudits français et étrangers qui, tour à tour, ont étudié nos anciens monuments, depuis les premiers temps de la Renaissance, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Toutefois, il s'est rencontré aussi de nombreux Lyonnais, lesquels, sans faire de l'archéologie l'objet spécial de leurs travaux, se sont parfois appliqués à se livrer à l'étude de diverses de nos épaves de l'antiquité. Je peux en citer plusieurs.

C'est d'abord LOUIS-FRANÇOIS DE SOZZI, né à Paris le 4 octobre 1706, mort à Lyon le 11 mars 1770, avocat au Parlement, membre

de l'académie de Berlin, et de celle de Lyon. Il a laissé une *Lettre sur l'urne antique de plomb trouvée v Lyon*, imprimée en 1756.

Vers le même temps, vivait, à Lyon, JEAN-FRANÇOIS GENÈVE, né le 25 décembre 1706, mort le 15 mai 1776, échevin et premier syndic du commerce. Il aimait aussi l'antiquité. Il est vrai qu'il ne s'est pas occupé des monuments lyonnais, mais il a publié, à Lyon, une traduction du premier et de la moitié du second des sept volumes *sur les Antiquités d'Herculanum* donnés à l'Académie de Lyon, par le roi de Naples. Il paraît avoir possédé une belle bibliothèque, si l'on en juge d'après un *ex libris*, très finement gravé et portant ces mots : « Jean-Victor Genève. Jean-François Genève, échevin, *ex libris*, 1753. » (V. fonds Coste.)

CLAUDE-FRANÇOIS-XAVIER MILLOT (abbé), né à Ordans, en 1727, mort à Paris le 21 mars 1785, outre de nombreux ouvrages d'histoire et de littérature, a laissé à l'Académie, en manuscrit, un travail sur *l'Etablissement des Barbares dans l'empire romain*. L'abbé Millot a été le précepteur du malheureux duc d'Enghien, mort dans les fossés de Vincennes.

M. l'abbé LOUIS JACQUET, né à Lyon le 6 mars 1732, mort en 1794, chevalier de l'église Saint-Jean, excellent littérateur, s'est occupé aussi d'archéologie lyonnaise; il a écrit *un Examen des inscriptions et monuments romains trouvés au mois de février 1768, dans les fondations de la Manécanterie de Lyon*. Le chapitre faisait construire alors le beau bâtiment de la Manécanterie sur l'emplacement d'une partie du petit cloître de la cathédrale.

BRISSON, avocat, de la Société économique de Berne, inspecteur du commerce et des manufactures de la généralité de Lyon, a écrit des *Mémoires historiques sur le Beaujolais*, offert par lui à l'académie de Lyon en 1771.

ANTOINE-FRANÇOIS DELANDINE a laissé les mémoires manuscrits suivants : « *Du culte de Mars chez les Gaulois, des Mélanges sur l'histoire de Lyon* (huit mémoires). — *Questions d'histoire et d'antiquités* (dix mémoires).

Je pourrais encore citer d'autres écrivains qui ont parlé de nos anciens monuments lyonnais, mais l'espace me manque, et j'ai hâte d'arriver à ces zélés et souvent savants collectionneurs qui ont créé à Lyon de riches cabinets, qu'au temps de la Renaissance on se plaisait à appeler les *Chambre de merveilles*, sans doute à cause des objets d'art d'une beauté exceptionnelle parfois qu'on y conservait, mais qui, la plupart, ont malheureusement disparu.

LÉOPOLD NIEPCE,

Conseiller à la Cour d'appel de Lyon.

(A suivre.)
